



VINE STREET

WESTMINSTER

VINE STREET

**DOMINIC
NOLAN**

POLICE

POLICE

RIVAGES/NOIR

Londres, 1935. Leon Geats travaille à la brigade des Mœurs & Night-Clubs de la police de Westminster. Misanthrope et hargneux, il dirige la racaille de Soho – un quartier peuplé de prostituées, de jazzmen et de mafieux – selon un code moral élastique. Lorsque le corps d'une grue est retrouvé au-dessus d'un club, les détectives de la criminelle ont vite fait de classer l'affaire, ignorant qu'il s'agit de la première victime d'une longue série. En collaboration avec un collègue de la Brigade Volante et une officière de police, Geats se consacre à la recherche d'un tueur pervers et insaisissable. Une enquête qui couvrira plusieurs décennies, traversant le Blitz et l'après-guerre, à la poursuite d'un meurtrier surnommé « le Brigadier ».

« L'effroi obsessionnel de James Ellroy dans le Londres des années 1940. » Ian Rankin

« Un roman passionnant et ambitieux qui allie l'ampleur de *L.A. Confidential* à la profondeur psychologique du *Rocher de Brighton*. » A. J. Finn

« Extraordinaire. » *The Sunday Times*

DOMINIC NOLAN

VINE STREET

Traduit de l'anglais
par Bernard Turle

Collection fondée
par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Titre original : *Vine Street*

Couverture : © Smith Archives/Alamy.

© Dominic Nolan, 2021

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-6219-6

D'après une histoire plus ou moins vraie.

Carthago delenda est.

Première partie

SOHO

2002

1

Des oiseaux picorent le hérisson mort dont Billie voulait se débarrasser depuis plusieurs jours.

« Les pies sont de retour. Elles dévorent le hérisson.

– Ça t'évitera d'avoir à t'occuper de son cadavre. »

Voix râpeuse comme du papier de verre. Respiration de plus en plus sifflante.

« Je suppose qu'elles ne mangeront pas les os. Elles les enterreront, peut-être. » Elle se tourne vers lui. « Pour plus tard. C'est ce qu'elles font, non ? »

Le tressaillement à la commissure des lèvres équivaut à un haussement d'épaules. Billie ouvre la fenêtre de la chambre. Levant la tête de son festin, une pie, de ses yeux noir corbeau, l'observe, là, encadrée par la fenêtre.

« Je suis sûre qu'elles nous reconnaissent. »

La pie retourne aux reliefs du hérisson et Billie à sa chaise au chevet de son mari, dont elle saisit la main, qui est comme un gant, flasque. Il n'a plus aucune poigne.

« Je vais leur dire que tu n'en as pas la force. »

Il bouge, tourne lentement la tête vers elle.

« Je peux me charger d'eux, leur répondre, moi, leur raconter des choses et d'autres. Je leur expliquerai que j'étais là, depuis le début. »

Des sifflements montent de sa gorge, il se prépare à parler.
« Tu ne me fais pas confiance... Ce que je pourrais raconter.

– Ah ouais ?

– Au bout de soixante-dix ans, ça va peut-être enfin se terminer. » Il ferme les yeux. Sa respiration : le bruit de vieilles pages qu'on déchire. « Quelle importance ? Qu'est-ce qu'ils pourraient bien me faire, maintenant ? »

2

Quand la sonnette retentit, Billie s'est déjà mise à son repassage. Il n'y a pas beaucoup de linge, dans la mesure où elle a une fille qui vient s'en occuper, mais elle aime garder la main. Elle se penche en avant pour éteindre le fer au mur, puis traîne les pieds jusqu'à la porte d'entrée.

« Mrs Cassar ? »

Ils sont deux, un homme, une femme. Avec l'âge, elle a de plus en plus de mal à jauger ces choses-là ; elle a toujours l'impression que tout le monde a au moins soixante ans de moins qu'elle. Lui est du genre à être déjà père de famille mais elle est incontestablement jeune. Billie se rappelle comment c'était de se croire immortelle.

« Je vous prie ? »

– Inspecteur Rathbone. Et voici l'enquêtrice Duffy. Nous avons téléphoné.

– C'est ça, oui. Entrez donc. »

Billie prend sur elle et leur indique le salon, avec ses canapés imposants et ses fauteuils à fleurs. Ils s'installent sur le trois-places et elle sur le deux-places, contente que ni l'un ni l'autre n'ait choisi le fauteuil de son mari. Il faut dire que la têtière maculée effraie les visiteurs.

Elle n'est pas plus tôt assise qu'elle se relève, à grand mal.

« Je peux vous offrir du thé ? »

– Non merci, répond Rathbone, nous avons pris un café au poste. »

Billie se laisse choir derechef sur le canapé, dos collé au dossier, mains sur les genoux, qu'elle serre bien l'un contre l'autre.

« Je faisais mon repassage.

– Désolés pour le dérangement, Mrs Cassar. »

D'un geste de la main, elle rejette ses excuses : « Qui se plaint d'être dérangée en plein repassage !

– Nous espérions nous entretenir avec Mr Cassar. »

Billie se demande si cet homme-là parle toujours au pluriel.

« Comme je vous l'ai expliqué au téléphone, mon mari est en très mauvaise santé. Ils l'ont laissé sortir mais, pour l'instant, il reste alité dans sa chambre à l'étage.

– Je vois », réplique Rathbone, recours au singulier quelque peu nuancé par un regard de biais, de conspirateur, adressé à Duffy.

« Il est très difficile de se projeter dans l'avenir, poursuit Billie. Il n'a pas passé une bonne nuit, je le crains, et il est en train de dormir. Je le laisse se reposer quand ça lui est possible.

– Bien sûr, bien sûr. » Rathbone dodeline de la tête. « Nous sommes navrés d'apprendre que sa santé laisse à désirer.

– Ce n'est pas trop grave, j'espère », lâche Duffy.

Billie sourit. « Il aime dire qu'à notre âge, tout est grave et rien ne l'est. Il a quatre-vingt-dix ans et on est mariés depuis soixante-quatre ans.

– Seigneur ! Félicitations ! » s'exclame Duffy.

Billie saisit au vol l'éclat vaguement hystérique de son regard : l'insistance de la jeunesse accompagnée d'une crainte épouvantable des choses qui résistent à l'épreuve du temps.

« Pourrais-je vous être d'une quelconque utilité ? avance Billie. De quoi exactement souhaitiez-vous parler avec mon mari ? »

Rathbone porte la main à son nœud de cravate. « Ça a trait à son travail, Mrs Cassar.

– À la police du Kent ?

– Probablement pas. Nous pensons que cela remonte au temps où il travaillait à la Met.

– Ah, dans ce cas, je pourrai peut-être vous aider.

– Je ne...

– Moi aussi, j'étais agent à la Met.

– Vraiment ?

– C'est là que nous nous sommes rencontrés. J'étais au A4, comme on appelait la branche féminine à l'époque. Les patrouilles de volontaires existaient depuis plusieurs années mais ils ont fini par comprendre l'intérêt de notre présence pour nous occuper plus particulièrement des femmes et des enfants. J'étais au A4 mais attachée à la Division C de Vine Street, ce qui était formidable parce que, déjà à l'époque, dans les années 1930, Soho grouillait de bars, de night-clubs et de prostituées. »

Duffy manque d'étouffer de rire.

« Ils nous envoyaient costumées de pied en cap dans les soirées clandestines. "Contentez-vous d'observer. Prenez des notes. N'intervenez jamais, ne faites jamais d'arrestations." Ouais, il y avait pire, comme boulot. »

Déplaçant son corps vers l'avant de son siège, Rathbone se penche vers elle. « Mrs Cassar, connaissiez-vous le binôme de votre époux, Leon Geats ?

– Oh oui. Je connaissais fort bien Leon. Je travaillais avec lui avant de rencontrer Mark. Tous les trois nous étions sur une affaire en... mon Dieu, quand était-ce ? 1935 ? 1936 ? Ça semble à peine croyable, n'est-ce pas ?

– L'avez-vous vu souvent au fil des ans ?

– Leon ? Mince, non ! Il a quitté la police avant la guerre. Je l'ai vu brièvement juste après. Il venait d'être démobilisé, il est passé nous voir. » Elle plisse les yeux. « Après, il a disparu.

– Démobilisé ? Nous n'avons trouvé aucune trace qu'il ait pris part à la guerre, ce qui est surprenant, d'ailleurs, parce qu'il avait l'âge requis. »

Billie hausse les épaules. « Je ne peux me fier qu'à ce qu'il m'a dit, ce qui, pour être franc, n'est pas grand-chose. Leon a toujours été très secret.

– Il n'y a aucune trace de lui après son passage à la Met, voyez-vous, dit Rathbone.

– Vous devriez vérifier dans *La Gazette*.

– *La Gazette* ?

– Son nom était apparu plusieurs fois dans des dépêches. Mais, après la guerre, mon mari et moi avons quitté Londres. Leon ne nous a plus jamais contactés. Je ne comprends vraiment pas. Inspecteur... ce dont vous parlez remonte à si longtemps, que souhaitez-vous savoir sur Leon ? Et en quoi cela concerne mon mari ?

– Mrs Cassar, nous sommes de la police du Warwickshire. Un corps a été découvert dans un champ, dans les Cotswolds du Nord. Deux corps, en fait. Nous avons toutes les raisons de croire que l'un d'eux est celui de Leon Geats. »

Billie porta la main à la bouche. « Mon Dieu, dans un champ ? Il est donc... ?

– Nous traitons ces morts comme suspects. Les cadavres sont là depuis longtemps. Des décennies, au moins trente ou quarante ans, peut-être plus.

– Oh, non. Pauvre Leon...

– Nous n'en sommes pas absolument certains et il est difficile de parvenir à une identification formelle. Leon avait-il de la famille ?

– Sa mère. Elle est décédée juste avant la guerre. Je crois que son père était mort avant la Première. Aucune autre parenté, à ma connaissance.

– Nous avons trouvé des mentions de la mort de sa mère mais pas de son enterrement.

- Désolée, je ne crois pas pouvoir vous aider...
- Sauriez-vous si Leon avait été blessé ? Une blessure pourrait nous aider à identifier le corps.
- Non, je ne... ah, si ! Maintenant que vous le dites, la dernière fois où je l'ai vu, il m'a dit qu'il avait été blessé à la guerre. Il s'était cassé la jambe. »

Rathbone et Duffy échangent un regard.

« Nous avons plaisanté parce que mon mari avait lui aussi eu une mauvaise cassure à la jambe. C'est d'ailleurs pour ça qu'il n'avait pas été pris par l'armée. » Billie regarde Duffy. « Pendant toute la guerre, il a été policier, vous comprenez. De tout le Blitz, il n'a pas quitté Londres. À cette époque, il n'y avait pas pire que Londres. »

Rathbone se tape les genoux et se lève tant bien que mal.

« Merci, Mrs Cassar. Votre aide nous a été précieuse.

– Désolée de ne pas avoir pu vous en apprendre plus sur Leon.

– Je comprends, ce n'est pas facile, mais je pense que votre époux pourrait nous aider. »

Billie dodeline du chef. « C'est si difficile de prévoir, avec lui. Je n'aime pas le déranger quand il se repose. Je peux essayer de lui en parler. Mais je dois marcher sur des œufs. À l'époque, ils étaient très proches et je ne sais pas comment il va prendre la nouvelle.

– Bien sûr.

– Autrefois, je m'y entendais pour prendre les dépositions des témoins, alors je vais le soumettre à un petit interrogatoire pour voir s'il se rappelle quoi que ce soit qui pourrait se révéler utile.

– Tenez-nous au courant, Mrs Cassar. Nous vous contacterons si nous avons besoin d'autres renseignements. »

Elle entrouvre la porte et marque une pause. « Vous avez parlé de deux corps. Avez-vous identifié le second ?

– Oui, mais je crains de ne pouvoir...

– Cela va de soi. Bien sûr. Où avais-je la tête ? C’est horrible d’imaginer Leon dans une tombe anonyme, avec un autre corps.

– Je n’ai pas parlé de tombe.

– Oh, désolée. Quand vous avez parlé d’un champ, j’ai supposé que...

– Encore toutes nos excuses pour le dérangement, Mrs Cassar. Transmettez à votre époux nos vœux de prompt rétablissement.

– Oh, très bien. Oui, merci. »

Billie tient la porte et, les suivant des yeux, leur fait au revoir de la main.

Dans la chambre, il l’attend, regard à l’affût. « Ils l’ont découvert ?

– Oui.

– Ils n’en tireront rien.

– Non.

– Et même si c’est le cas...

– Oui. »

Se laissant choir sur le fauteuil, elle allonge les jambes. Consciente qu’il la regarde, elle remonte légèrement l’ourlet de sa jupe.

« Tu as encore tes guibolles aguicheuses à la Joan Crawford. »

Il rit dans sa barbe.

Elle prend un livre sur la table de chevet, *Le Cœur en exil*.

« Où en étions-nous ? »

Derrière Billie, des pattes d’oiseaux crépitent sur le rebord de la fenêtre. Elle ne se retourne pas pour voir si la pie les espionne encore.

1963

3

Le lit est vide à côté de lui, duvet tiré, lissé. Des échos de voix et de rires remontent l'escalier. Elle a brossé son uniforme qui pend à la porte de l'armoire.

Produits de toilette et de rasage. Pantalon, chemise et souliers. Il laisse la veste, au cas où il ferait tomber dessus de la confiture, ce qui lui vaudrait des reproches sans fin. Il la laisse soigneusement pliée sur le siège de la chaise dans le couloir du rez-de-chaussée ; avant, il la pendait au dossier mais quelqu'un lui avait expliqué que ça déformait les épaules.

« Bonjour, P'pa. »

Fonçant dans le couloir, Marcia enfourne une demi-tranche de pain grillé tout en enfilant un chandail, sans oublier d'exercer une pression sur son bras en passant.

« Hé, Marse. »

Celle-ci baragouine quelque chose la bouche pleine et sort, la porte claque dans son dos.

« Elle va être en retard », dit-il en entrant dans la cuisine.

Billie beurre une tartine de pain grillé. « Ça ira.

– Elle ne fait pas l'ouverture ?

– C'est jeudi.

– Les gens ne vont pas à la banque le jeudi ?

– Le jeudi, le jeune Connolly l'emmène en ville en voiture, elle n'a pas à prendre le bus. »

Il se dit qu'il devra vérifier le pedigree de ce garçon.

« Il me donne la chair de poule », dit Charlotte en lui servant son porridge.

Il lui dépose un baiser sur l'arrière du crâne.

« P'pa...

– Tu t'es coiffée ? Je ne vois pas la différence.

– *P'pa.* »

Billie lui donne une tape sur le bras et lui fauche une tranche de pain beurrée. Un échange entre eux, il penche la tête. Elle lui décoche un regard qui signifie : plus tard.

« Toi aussi, tu vas être en retard, dit-il à Charlotte.

– Pas de lycée aujourd'hui, je suis au salon. Pas avant midi.

– Oh.

– Je vois Siobhan dans un moment. » Elle rince son bol et le pose dans l'égoûttoir.

Comme il a la fringale, il lorgne sur une autre tranche de pain grillé ; Billie pousse un soupir en la lui tendant.

« N'oublie pas les règles, dit-il. Pas de drogues dures et pas question de tomber enceinte.

– Pas avant midi, en tout cas », réplique Charlotte, exécutant un pas de danse en direction de la porte d'entrée.

Billie s'élançait après elle. « Tu seras rentrée pour le dîner ? Lottie, tu seras rentrée pour... » La porte claque. « ... le dîner ?

– Pas sûr qu'elle t'ait entendue.

– Ça fait un bail qu'elle ne m'entend plus. »

Il dévore sa tartine. « Hmm.

– Les pies sont revenues. »

Il en observe deux perchées sur la barrière du jardin. Elles se dandinent, compatissantes ou gouailleuses, devant leurs cousins incarcérés dans le pigeonnier du voisin.

Chacun observe le reflet de l'autre dans les glaces des portes du placard. Se débarrassant de quelque chose, elle prend son sac à main et son cardigan, qui sont pendus au dossier d'une chaise – ce qui semble ne lui poser aucun problème.

« Je vais faire des courses.

– Bill.

– Il faut du pain. Et d'autres bricoles. »

Il entremêle ses doigts dans les siens avant qu'elle ne s'échappe. Elle se fige. Il demande : « Un problème ? »

Dans son autre main, les clefs cliquettent comme si elle voulait conjurer le diable.

Il tire la chaise à côté de lui. « Assieds-toi. Accouche. »

Elle dodeline de la tête, évalue la situation mentalement, puis, libérant ses doigts, elle se penche vers le bas du placard, ouvre le dernier tiroir et en sort un *Daily Mirror* plié, enfoui sous le fatras de l'année.

« C'est celui d'hier », précise-t-elle. D'un geste vif, elle le pose sur la table. « Je ne voulais pas te le montrer.

– Tu m'as caché le journal ? »

Elle hausse les épaules.

« Je l'ai feuilleté au poste.

– Page dix-huit. En bas à droite. »

Il humecte son pouce et tourne les pages. « Rien de tel pour enterrer une histoire, j'imagine. »

Après avoir trouvé la page, il lit tranquillement l'article sommaire, sans doute reproduit d'un journal local : aucun détail, à proprement parler. On a retrouvé une jeune femme dans une carrière aux abords de l'A40 dans les Cotswolds. Pas encore identifiée, comateuse à la suite d'un coup brutal porté à la tête. La police du cru juge l'incident suspect.

Il relit l'article, plus lentement. Mais non, il n'avait rien manqué de crucial à la première lecture.

Billie s'installe à côté de lui. « Ça fait plus de quinze ans.

– Je sais.

– Une éternité... littéralement, pour ces pauvres filles.

– Je sais. Je sais.

– Ah oui ?

– Bill, je ne suis pas con. Mais s’il y a la moindre chance, je ne peux pas... »

Elle lui agrippe le poignet. « Je *sais*. C’est pourquoi je te le montre. »

Il lit l’article une troisième fois.

« Tu crois que c’est le même type ?

– Ils ne donnent pas de détails.

– Mais... ? »

Un haussement d’épaules.

« Fais attention à toi. Personne ne s’en est jamais très bien sorti dans cette affaire. »

Il lui prend la main, la porte à ses lèvres. « Moi, je ne me suis pas si mal débrouillé. »

Elle sourit, se penche vers lui et l’embrasse.

« Il faut vraiment que j’aille dans les magasins.

– Donne-moi un instant et je te dépose.

– Ce n’est pas de refus. »

Il se lève. « Je reviens. Ma veste est sur le lit. »

Dans le couloir, il arrache son veston au dossier de la chaise et grimpe l’escalier quatre à quatre. Au pied de l’armoire, une vieille sacoche en cuir ; à l’intérieur, un coffret. Il l’ouvre, fouille dans les documents et les photos. Il cherche quelque chose : une enveloppe contenant deux photos.

Sur la première, un homme et une adolescente, pris sur le vif, ils rient.

Leon Geats et Nell Martin.

Lui : l’homme qui s’est le plus rapproché pour Nell d’une figure paternelle. Elle : la première véritable éducation familiale qu’il ait jamais reçue.

L’autre photo est d’une tout autre nature. Noir et blanc. Mauvais tirage. Yeux ouverts mais regard vide. Mâchoires relâchées. Cheveux sombrement emmêlés, filet de sang de l’oreille au menton. Vivante ? Morte ?

Son partenaire. Il y a dix-sept ans. Puis plus aucune trace.

1935

4

Les frères avaient bien essayé, via férule et Saintes Écritures, d'apprendre à Leon Geats la respectabilité mais, dix ans plus tard, le voici qui ronflait à midi bien sonné, dans l'escalier de son immeuble de Soho, bouteille de gin coincée entre les genoux.

L'enquêtrice Billie Massey tapota la semelle de sa chaussure, en vain. Elle lui secoua l'épaule, doucement d'abord, puis assez fort pour réveiller un mort. Geats ouvrit un œil et la dévisagea.

Elle lui sourit. « Comment ça va, mon gars ?

– Ah, bien. Très bien.

– Sûr ? Parce que tu dors dans l'escalier deux étages en dessous de chez toi.

– C'est bon pour le dos. » Il dut écarter avec les doigts la paupière de son autre œil collée par le sommeil. « Dis-moi quelque chose.

– Tout ce que tu voudras.

– Est-ce que je suis à poil ?

– Eh bien, en fait, non.

– Tu vois ? Ça pourrait être pire. »

Toux glaireuse lui curant la gorge, il se redressa, avant d'envoyer valdinguer la bouteille de gin sur les marches.

Il en renversa.

Il aurait aimé qu'il en restât à renverser.

Quand il essayait de bouger, c'était si douloureux que la seule explication, c'était que sa tête était en train de se détacher de ses épaules. Il la prit doucement à deux mains pour qu'elle ne prenne pas le chemin de la bouteille.

« Quelle heure as-tu dit que c'était ? »

– Je n'ai rien dit. Pas loin d'une heure.

– Et qu'est-ce qui a tant d'importance à une heure si banale ?

– Un truc auquel tu aimerais peut-être jeter un coup d'œil.

– Des œufs au plat ? Des saucisses aux œufs ?

– Le cadavre d'une femme. À deux pas, Archer Street.

– Une morte, hein ? Boulot d'inspecteur. C'est un inspecteur qu'il te faut.

– Ils sont en route, mais c'est une asphaltéuse. On devrait aller voir. »

Geats fit une nouvelle tentative pour se remettre à la verticale. « Dans ce cas, je te suis. »

Elle le toisa. « Tu y vas dans cette tenue ? »

– Tu ne penses pas... »

Billie fit non de la tête.

Il se retourna. « Deux étages plus haut, tu disais ? »

« Viens, soldat. » Elle le prit par le bras et l'aida à gravir les marches une à une.

Geats se rappela s'être arrêté au Lyric, où il avait pris un verre qui lui avait ravi les boyaux. Il se rappela les trois ou quatre autres qui lui avaient fait tout autant de bien. Ce qu'il avait oublié, c'est comment il s'était procuré la bouteille de gin et s'était retrouvé dans l'escalier deux étages plus bas que son gourbi ; mais ça lui ressemblait tellement que Billie n'avait même pas tenté de feindre la surprise.

Il fouilla ses poches en quête de sa clef – peine perdue. Poussant un soupir, elle en sortit une de la poche qu'elle avait cousue dans la doublure de son galurin.

« Je savais bien que t'en refiler une servirait un jour. »

Laissant la porte d'entrée entrouverte, elle s'appuya contre le mur du palier.

« Archer Street ? lança-t-il depuis la salle de bains, se débarbouillant à la va-vite.

– Un appartement au-dessus du Globe.

– On connaît ?

– Je ne connais pas l'immeuble en soi... que les night-clubs en dessous. »

Il avança lentement jusqu'à sa chambre, où il se vêtit de la tenue de péquin la moins répugnante sur laquelle il put mettre la main, puis dévala l'escalier avec Billie jusqu'à la venelle.

Infime artère malfamée de Londres à l'extrémité Piccadilly de Soho, le Yard serpentait à l'ombre d'immeubles ternes où le soleil ne montait jamais qu'à mi-hauteur, au mieux, de leurs murs badigeonnés de suie. La moisissure des briques était en permanence lustrée de mouillures et le sol était une purée de mégots et de reliefs de nourriture bazarés là.

Le Yard abritait en permanence deux ou trois night-clubs miteux, repaires de gangsters, d'obsédés et de fêtards qui en sortaient en titubant aux petites heures du jour, assaisonnant les lieux de verres brisés et, occasionnellement, d'une ventrée de vomi.

Face à l'embouchure du Yard, Archer Street était une ruelle bordée d'immeubles de quatre ou cinq étages, aux trottoirs privés de soleil et plongés dans une perpétuelle fraîcheur. Parce que s'y trouvait la London Orchestral Association, elle était toujours animée : les musiciens envahissaient la chaussée qu'ils encombraient avec leurs étuis, attendant de savoir s'ils seraient embauchés, ou se lançant dans des bœufs impromptus dont les échos se répercutaient alentour.

L'entrée du Windmill Club se trouvait au rez-de-chaussée, celle du Cairo Club au sous-sol et une troisième desservait les étages, le Globe au premier et quatre appartements au-dessus, répartis sur deux étages. Boyle, un malabar en uniforme posté là en sentinelle, fit oui de la tête lorsque Billie entraîna Geats au troisième.

« C'est une femme de ménage, une veuve, une Française, qui l'a découverte, déclara-t-elle, poussant la porte de l'appartement. Elle a déverrouillé en arrivant. »

Aucun signe que les verrous aient été forcés.

La porte donnait sur un couloir étroit qui faisait quasiment toute la longueur de l'immeuble. Plafonds bas mais pas au point de vous obliger à vous baisser. Quatre portes : salle de bains, cuisine, salon et chambre, celle-ci occupant toute la largeur de la façade. Ils adressèrent un signe de tête au policier en uniforme planté là, un jeune agent du nom d'Everett.

Sur la petite table de la cuisine, Geats nota la présence d'une assiette, une seule, de miettes de sandwich et d'un verre voilé de traces de lait.

Il donna une pichenette à l'assiette. « Un verre de lait et des sandwiches... ça te semble être un petit déjeuner de morue ? »

Billie haussa les épaules. « Le lait, ça double les parois de l'estomac. »

Dans le couloir bedonnait un compteur à pièces, pour l'électricité. Le salon était sombre mais bien rangé. Un nou-nours, foulard jaune à carreaux noué autour du cou, trônait dans l'angle d'un canapé sur le dossier duquel étaient drapées des couvertures.

La chambre à coucher, la pièce de loin la plus spacieuse, abritait un grand lit double. À travers les tentures épaisses pas parfaitement jointes filtraient de timides rayons de lumière. Le plancher était nu, à l'exception de deux tapis en laine de part et d'autre du lit, au pied duquel gondolait une natte : seul signe que quoi que ce soit ait été dérangé, à l'exception, cela va sans dire, du cadavre de la femme accroché au lit.

Ses jambes retombaient sur le côté, écartées, pieds à plat sur le plancher. Elle portait un chandail gris fer et une jupe en tweed. Sur la jambe droite était enfilé un bas en simili soie, le pied glissé dans un escarpin bleu glacier. Jambe gauche nue ; l'autre escarpin par terre ; bas assorti entortillé autour de

son cou, noué sous l'oreille. Hormis quoi, rien dans sa tenue n'avait été déplacé de façon inconvenante.

Penchée au-dessus du corps, Billie inclina la tête de biais, parallèlement à celle de la morte.

Les yeux de cette dernière, lourds, mi-clos, comme si elle était seulement plongée dans une somnolence boueuse.

« Quelle est la dernière pensée, crois-tu, quand on est consciente que ça vient de cette manière... ? »

– J'imagine qu'on refuse toujours de croire que c'est la dernière, répondit Geats. On croit toujours qu'on aura droit à du rab.

– Tu la connaissais ? »

Geats l'examina. « Peut-être. L'une des Françaises. Fifi ? »

– Où est-ce qu'elle en retourne ? »

– Piccadilly Circus, si c'est bien elle. À l'angle de Regent Street et de Glasshouse Street, et parfois sur Regent Street et au Quadrant.

– Bref, une spécialiste du Café Royal et de chez Oddenino...

– Par là-bas, ça marche bien, le genre biquette parisienne *Ouh-la-la.* »

Du couloir leur parvinrent les cris de l'agent Everett.

« Sors de ce... Aïe ! Petite... ! »

Geats se précipita sur la porte de la salle de bains : à genoux, Everett fouillait en dessous de la baignoire.

« Vous avez perdu quelque chose, agent ? »

– Non, je... Nom de Dieu et crotte de zut ! »

Il retira brusquement son bras, du sang coulait d'une blessure au dos de la main.

« Elle m'a mordu. »

– Qui, *elle* ? »

Everett désigna le vide sous la baignoire, puis, se levant, il contourna Geats et, tenant contre sa poitrine sa main ensanglantée avec celle qui ne l'était pas, disparut dans le couloir.

Geats s'accroupit, scruta la pénombre sous la baignoire et se trouva confronté à une paire d'yeux qui l'observaient.

5

Les pieds de la baignoire étaient assez hauts pour que, là où elle n'était pas collée au mur, la gamine ait réussi à se faufiler dans l'espace sous sa cambrure. Douze ans au plus, même s'il était difficile d'estimer son âge, tant elle était défigurée par la peur.

« Salut, toi. »

Elle émit une sorte de chuintement qui vira au hurlement lorsque les bottines de l'agent réapparurent.

« D'accord, d'accord. Du balai ! », cria Geats, repoussant le jeune flic vers le couloir et fermant la porte pour se retrouver seul avec la fillette. S'asseyant sur la tinette, il croisa les jambes et sortit un paquet de cigarettes. Il s'en planta une entre les lèvres, l'alluma et inhala la fumée, avant de se pencher en avant et de tendre le paquet à la fillette.

« Ça te dirait, une Woodie ? »

Pas de réponse.

« Peut-être pas... Elles sont pas faites pour les petits poumons. Surtout les petits poumons des petites filles. » À nouveau, il inspira bruyamment la fumée. « Mais, moi, je dois absolument m'injecter cette bonne brûlure là-dedans. »

Une petite voix répliqua : « Moi aussi, je fume.

– Sûr, sûr. Et je parie que tu sais voler, aussi.

– Oui. » Elle prit un air renfrogné.

« Je vais te dire... Je vais en allumer une et la laisser là pour toi. Si tu es assez rapide, tu pourras sortir de ta cachette et la prendre. Mais ça devra rester un secret entre nous. Si les autres apprennent que je partage mes Woodbine, le moindre merdeux viendra m'en chourer une. »

Avec le briquet de son père, un drôle de bidule en laiton, il alluma une autre cibiche, qu'il déposa sur le côté de la baignoire, extrémité incandescente dépassant du bord. Bientôt, une menotte sortit pour la chiper, suivie par une fillette maigre qui se refugia illico dans l'angle de la pièce. Avec ses mèches blondes, son nez retroussé et ses yeux perçants, elle paraissait en bonne santé.

Elle examina la cigarette avant de la porter à ses lèvres, d'aspirer et de partir d'une quinte effroyable.

« Je te l'avais dit. Pas pour les musaraignes. »

Lui lançant un regard noir, elle comprit que ses postillons avaient éteint la cigarette, qu'elle brandit alors devant elle.

« Approche. »

Il la ralluma et vit qu'elle avait remarqué le briquet. « Tu sais en quoi il est fait ? »

Elle fit non de la tête.

« Tu vois ces deux morceaux soudés ensemble ? Ce sont des balles. »

Plissant les narines, elle rétorqua : « C'est pas vrai.

– Si. Ou, plutôt, des douilles. Quand on tire avec un pistolet, c'est ce qui reste quand la balle est partie. Celles-ci sont des douilles de .303 que mon père a ramassées il y a longtemps dans un endroit qui s'appelle le bois de Ploegsteert. Tu sais où ça se trouve ? Non ? C'est en Belgique.

– C'est où, ça ?

– De l'autre côté de la mer du Nord. C'est infesté de marécages et de Hollandais et de Français qui ne veulent pas être hollandais ou français. Ce qui est tout à fait compréhensible mais ça ne les a pas empêchés d'être envahis par les

Allemands. C'est pour ça que mon père est allé là-bas, pour combattre les Allemands dans un gros fourbi qu'on a appelé la Grande Guerre. Quand il y était, avec des tas d'autres, il a creusé des trous qu'on appelait des tranchées, et ils ont vécu dedans pendant des mois pour se battre avec d'autres hommes qui vivaient dans d'autres trous en face d'eux.

– Pourquoi ?

– Au fond de nous, on sait bien pourquoi ces choses arrivent, mais elles sont si bêtes qu'on a du mal à l'exprimer. Bref, on leur distribuait des cigarettes mais pas des briquets, alors ils devaient s'en fabriquer avec les moyens du bord.

– Et ils devaient tuer quelqu'un d'abord pour récupérer les... douilles ?

– Je suppose que... En fait, tu sais... je n'ai jamais eu la présence d'esprit de demander. Des tirs d'avertissement, peut-être.

– Il te l'a donné quand il est revenu ? »

Il branla lentement du chef. « Des amis à lui. »

Ils gardèrent le silence un moment. Un silence d'église, le calme après l'orage. La fillette prit une autre taffe, plus modeste, étouffa une quinte de toux, puis se contenta de tenir la cigarette devant elle et de faire régulièrement tomber, d'une chiquenaude, la cendre dans la baignoire. Lorsque, à son tour, Geats jeta son mégot dans celle-ci, il s'éteignit en crépitant dans l'eau qui stagnait autour de la bonde.

« C'est ta collation, les sandwichs et le lait ? »

Elle fit oui de la tête.

« Tu étais là tout le temps, hier soir ? »

Remontant les genoux, elle posa son menton dessus.

« Tu es allée dans la chambre ? »

Silence.

« Tu n'es pas sortie de ta cachette, c'est ça ? Futée. Mais tu n'as pas vu qui c'était, alors ? »

Elle ferma les yeux.

« Nous ne sommes pas forcés d'en parler. Mais ça fait un bail depuis... ces sandwichs, hein ? Tu crois que tu pourrais avaler un bout ? »

Peut-être un infime hochement de tête.

« Ouais, je m'en doutais, de la façon dont tu as essayé d'arracher un morceau de la main de ce condé. Tu vois, je suis pas bon cuistot. D'habitude, j'ai besoin que quelqu'un me fasse mon frichti, sinon c'est n'importe quoi.

– Comment, n'importe quoi ?

– Oh, un désastre. Ma tambouille est au mieux fadasse. Mes steaks, de la semelle. Je suis spécialiste de la tourte étouffe-chrétien. Et je ne recommande pas mes soupes de grumeaux. »

Elle lui opposa un regard vide. « Je suis pas une gamine.

– Non, j'imagine que non. Mais, écoute, j'ai une amie qui m'aide. Elle me remplit très bien le bide. Je sais pas comment je me débrouillerais sans elle. Je pense que tu l'aimerais bien, aussi. Tu veux que je te la présente ? »

Un hochement de tête plus franc, cette fois.

« Elle s'appelle Billie. Et toi, comment je lui dis que tu t'appelles ?

– Moi, c'est Nell, répondit la fillette, comme si c'était la chose la plus évidente du monde.

– Heureux de faire ta connaissance, Nell. Moi, c'est Leon.

– Leon.

– Ça veut dire lion. »

Au regard qu'elle lui lança alors, il comprit qu'elle en doutait.

« Ça te dirait qu'on aille trouver Billie et qu'elle te prépare un en-cas ? »

Elle saisit la main qu'il lui tendait, l'autorisant à l'aider à se lever. Il entrouvrit la porte, jeta un coup d'œil dans la pièce et, voyant que Billie était seule, l'ouvrit en grand.

« Billie, je te présente Nell. Nell, voici Billie. »

Billie s'accroupit autant que sa jupe le lui permettait.
« Bonjour, Nell.

– 'jour.

– Enchantée. »

Craintive, Nell se cacha derrière Geats.

« On parlait de la possibilité d'un petit déjeuner, expliqua-t-il.

– Le proprio du Globe a ouvert. Ils ont une petite cuisine, alors je peux préparer quelque chose en vitesse.

– Dolores peut venir ? » demanda Nell.

Geats lança un regard à Billie. « Dolores ? Qui est Dolores, ma chérie ?

– Elle est dans le salon. »

Il retourna dans le salon, la fillette à sa traîne, et inspecta la pièce du regard : personne.

« C'est elle, dit Nell, avançant d'un pas lourd jusqu'au nounours, qu'elle souleva.

– Dolores », expliqua Geats à Billie, désignant l'ourson tandis qu'ils descendaient au night-club.

Le Globe, un tripot ouvert quelques mois avant, ne durerait pas plus que quelques mois encore : le type d'établissement qui ne devait son existence qu'au fait qu'un établissement similaire y avait ouvert et fermé avant lui, et qu'il fallait remplir le vide. Le fond de la salle était dévolu à la piste de danse, un grand bar au centre et des tables à l'avant. C'est là que la propriétaire, passant d'une table à l'autre, servait du thé et des toasts à des agents de police reconnaissants et à une vieille un peu déboussolée, assise seule près d'une fenêtre qui donnait sur Archer Street.

Dès qu'elle l'aperçut, Nell courut vers cette femme, qui n'était pas plus épaisse que la fillette ; elles se firent l'accolade.

« Félicité Plaisant, indiqua Billie à Geats.

– La femme de ménage ?

– Elle a travaillé deux ans pour Mrs Martin. Une livre sterling la semaine, pour la cuisine et le ménage.

- Mrs Martin... ?
- C’est la victime, votre Fifi. Josephine Martin.
- Un mari ?
- À ce que j’ai pu comprendre, elle en a ramené un quand elle s’est installée ici après la guerre. Personne ne l’a jamais vu et je ne crois pas qu’il soit le père de la fillette. »

Quelque part retentit une sonnerie de téléphone. Geats passa la tête dans la cage d’escalier. « C’est le téléphone de l’appartement. »

Remontant les marches quatre à quatre, il trouva le combiné dans le séjour. Il le prit délicatement, sans rien dire.

Une voix de femme : « Fee ? C’est toi ? S’il te plaît, Fee... »

- Qui est à l’appareil ?
- Oh, je croyais... Josephine est là ?
- Non. Puis-je demander qui vous êtes ?
- Attends... Geats ? »

Il fut interloqué.

« Geats, c’est moi. Leah. »

- Échasse ?
- Ouais. Merde. Alors, c’est vrai.
- Qu’est-ce qui est vrai ?
- Ce qu’on raconte sur Fee. Qu’elle est morte.
- Qui te l’a dit ?
- Le téléphone arabe du tapin. Je tiens d’une fille qui le tient d’une autre que son appart grouille de flicaille.
- Tu la connaissais ?
- Ouais. C’était mon amie. »

Il laissa cette information flotter un instant dans l’air vicié.

« Échasse, pourrais-tu venir ici ? À Archer Street ? Tu pourrais nous être utile. »

- On l’a zigouillée, c’est ça ? C’est pas une mort naturelle ?
- Les spécialistes ne sont pas encore arrivés mais ça ne me paraît pas naturel, non. Tu es où ?
- À deux pas, Little Pulteney. Je me radine.

- Bien. D'accord. Échasse... ?
- Ouais ?
- Vraiment navré.
- Ouais, comme tu dis. »

Entre-temps, les enquêteurs avaient déboulé au rez-de-chaussée, à la suite de l'inspecteur Proudfoot, dont, depuis des lustres, le tour de taille était inversement proportionnel à son sens civique. Son front brillait à cause de l'effort qu'il avait dû fournir pour gravir la volée d'escalier. Avec sa paluche il repoussa en arrière la houppette humide et clairesemée avec laquelle sa vanité l'amenait à recouvrir le devant de son crâne.

« Geats. Qu'est-ce que les Cochons foutent ici ? C'est un meurtre, non ? »

À Vine Street comme partout à Soho, on surnommait « les Cochons » la brigade des Mœurs & Night-clubs.

« La défunte faisait le trottoir ici. On est venus voir si on la connaissait.

- Et ?
- De vue seulement. Une Française, je crois.
- Quelqu'un vient de téléphoner ?
- Une autre. Elle appelait pour vérifier si c'était vrai.
- Vous avez pris son nom ?
- Elle arrive. Elle, je la connais. »

Assise avec Billie, Nell mâchonnait béatement un sandwich. Dolores était perchée sur une chaise à côté d'elle, devant sa propre assiette. La fillette paraissait imperméable à l'agitation, alors qu'à peine une demi-heure plus tôt, elle mordait et crachait comme une sauvageonne. Geats se demanda quelle conséquence la mort de sa mère aurait pour elle, s'il se trouverait quelqu'un pour s'en occuper.

Proudfoot tint à ce que Geats lui montre la scène du crime mais y jeta à peine un coup d'œil.

« Vous l'avez trouvée comme ça ?

- On n’a rien déplacé, sauf la gamine.
- C’est sa fille ?
- D’après la femme de ménage. Elle vient tout juste d’avoir onze ans. Nell. »

Proudfoot émit un grognement. « Rigor Mortis. La mort remonte à un bail. Rideaux seulement à moitié tirés, et les lampes sont éteintes. Hier après-midi ?

– La femme de ménage était encore ici hier soir à plus de 23 heures.

– Hum. Alors quelqu’un a éteint les lumières. Ça vaudrait peut-être la peine de chercher des empreintes sur les interrupteurs. »

Réfléchissant à la question, Geats retourna dans le couloir. Il glissa deux shillings dans le compteur à pièces et toutes les lampes de l’appartement se rallumèrent après avoir cligné un instant.

« Le jus a manqué, voilà tout.

– De toute manière, on n’aurait probablement trouvé que ses empreintes à elle », lâcha Proudfoot. Penché au-dessus du corps, il examina le bas noué autour de la gorge.

« À mon avis, elle pourrait bien s’être fait ça toute seule.

– Sérieux ? » Geats éclata de rire, puis il vit la mine de Proudfoot. « Oh, vous ne plaisantiez pas...

– Tu ne te représentes pas la scène ?

– Oh si. Elle ôte son bas, se le noue autour du cou assez fort pour bloquer l’air puis s’allonge tranquillement sur le dos en attendant que ça se passe. Elle ne se débat pas, ne panique pas.

– Justement, la clef de l’affaire réside dans le fait qu’elle ne s’est pas débattue. Regarde sa poitrine. Pas une trace de lutte.

– Si elle pensait que c’était un client, il est possible qu’elle ait été prise de court. Elle retire un bas, il le lui prend, comme par jeu, il la renverse sur le lit. À califourchon sur elle, peut-être, il l’immobilise, puis il le lui noue autour du cou, et le tour est joué. »

Proudfoot vérifia la commode et la tablette de cheminée.

« Pas de liquide. Pas de bijoux. Vous en avez trouvé ?

– Rien.

– Un vol ? »

Geats haussa les épaules. « D’après la femme de ménage, elle tirait le diable par la queue. Elle avait des dettes.

– Ça vaudrait le coup d’interroger les prêteurs sur gages. Si elle avait des bijoux, elle les a peut-être mis au clou. »

Proudfoot réexamina le cadavre. « N’empêche, aucun signe de lutte. Ça ne me surprendrait vraiment pas qu’elle se soit fait ça toute seule. »

De retour au Globe, Proudfoot s’entretint avec la femme de ménage, puis avec la voisine, qui déclara qu’un Américain rendait régulièrement visite à Mrs Martin.

Une estafette de la médecine légale vint récupérer le corps au moment où Leah Hinds se présentait à la porte du Globe et où Geats alla la chercher. Bien que naturelle de Soho, elle se faisait appeler parfois « Leah la Hollandaise » et affectait un accent néerlandais pour se vendre comme un objet exotique, en concurrence directe avec les Belges et les Françaises, ou bien « Connie », comme l’appelait sa mère, ou encore « Échasse », en raison de son penchant pour les talons aiguilles.

Il la guida jusqu’à un guéridon près du comptoir au fond de la salle. Proudfoot s’était installé à la table de Billie et Nell, qui scrutait tristement les miettes délaissées de son sandwich, tandis que l’inspecteur tentait de l’interroger.

Geats dodelina de la tête. « Mieux vaudrait laisser faire Bill. Tu la connaissais bien... la fille ? »

Le nez cramoisi et toutes les marques d’un rhume après une nuit d’hiver passée dans la rue, Leah resserra son manteau autour de ses épaules, bichonnet rentré et voix basse. « Pas bien. À peine. J’ai rencontré Fee en cellule, on s’est fait

ramasser plusieurs fois. Elle roulait ses cibiches, et elle en distribuait si on en avait besoin.

– Elle a un marlou ?

– Non. Ou pas vraiment, je pense pas. Un type était venu qui lui a parlé quand on était au pub. Il était pas contrarié, rien de la sorte, mais il avait pas l’air de rigoler. Elle est partie avec lui, mais je l’ai revue le lendemain et elle allait bien.

– Ce type, il était français ou d’ici ?

– Français, qu’il disait, mais Fee est pas... elle était pas... française.

– Voyons, ce n’est pas... C’est elle qu’on appelait “Fifi la Française” ?

– Ouais, mais elle est française comme moi je suis hollandaise. Sauf qu’en vrai elle était russe.

– Josephine Martin était russe ?

– Elle a vécu un temps en France avant de venir à Londres. Quand elle a vu que les Françaises avaient la cote, elle s’est dit qu’elle pouvait prendre l’accent. Les michetons y verraient que du feu !

– Alors, ce Français qui est venu au pub, est-ce qu’il était vraiment...

– Qui c’est, Geats ? »

Proudfoot s’était extrait de son siège et avait traversé la salle.

« Leah Hinds. Le coup de fil un peu plus tôt... Elle connaissait la défunte. Leah, je te présente l’inspecteur Proudfoot. »

Jetant un coup d’œil au-delà de Proudfoot, Geats vit que Billie reconfortait Nell, qui pleurnichait. « Alors, je vois que ça s’est bien passé... »

– La gamine ne sait pas grand-chose. Elle n’a rien raconté d’utile. Je pense qu’elle devait être dans l’appartement quand sa mère est morte. Elle a dû voir le corps et être traumatisée.

– Ouais, ça doit être ça.

– Vous deux, vous vous connaissez ? » Proudfoot agita un index boudiné, reliant Geats et Leah.

Geats fit oui de la tête. « On sillonne les mêmes rues.

– Il vaut mieux que tu débarrasses le plancher, alors. Pour pas invalider la déclaration du témoin. »

Roulant les yeux à l'intention de Leah et à l'insu de Proudfoot, Geats pria qu'on l'excusât. Postée à une fenêtre, Dolores dans les bras, Nell, qui avait repris ses esprits, regardait la ruelle, où les musiciens rassemblés là assistaient à une joute entre deux flûtistes.

Geats avait du mal à cerner la gamine ; elle paraissait à la fois trop jeune et trop vieille pour son âge. Mais n'était-ce pas vrai de tous les mômes ? Geats n'avait pas d'expérience particulière dans le domaine, hormis le fait d'avoir été un minot lui-même.

« Elle a un oncle, dit Billie. Le frère de sa mère...

– Ouais. Un certain Albert Mechanik. Leicester Square. Des collègues en uniforme se dirigent là-bas en ce moment même.

– Mechanik. Drôle de nom.

– Russe.

– Vraiment ? Je croyais que tu avais dit français.

– Apparemment, c'était du chiqué. Pas inhabituel.

– Ça peut avoir son importance, qu'ils soient russes ?

– Pas que je sache.

– Le frère est suspect ?

– Ça, c'est du ressort de Proudfoot. Cela dit, à le croire, elle s'est fait ça toute seule.

– Qu'est-ce qu'il raconte ?

– Il ne va pas faire des pieds et des mains pour essayer de résoudre cette affaire. Si elle tapinait et s'ils peuvent mettre un nom sur un client, ou s'il peut coincer un petit ami ou le frère, alors, peut-être... Mais Proudfoot n'est pas un forçat de la chasse à l'homme. »

Geats resta sur place alors que des inspecteurs allaient et venaient. Proudfoot musela l'enquête afin qu'il n'ait accès à aucun témoin et ne puisse ouvrir aucune piste susceptible de porter de l'ombre à sa théorie du suicide. Quand Leah comprit que Proudfoot inclinait vers ce dernier, elle se referma comme une huître et ne dit plus rien. Idem pour les filles qui tapinaient dans les mêmes rues que Josephine Martin. Geats n'eut aucun mal à imaginer la manière dont cette affaire finirait à la corbeille.

6

À la brigade des Mœurs & Night-clubs, Nell ne toucha pas à son thé mais fit méticuleusement un sort à un paquet d'une demi-livre de biscuits Butter Bar, toujours sous l'œil vigilant de Dolores. Assise à la fenêtre du premier étage, visage douloureux détourné de Geats et de Billie, la gamine contemplait la rue.

« Tu crois qu'elle s'en sortira ? demanda Billie.

Geats souffla du nez. « Elle est née dans un contexte équivoque qu'un cinglé a rendu plus équivoque encore.

– Tu t'imagines avec des mômes, toi ? »

Il rit. « Je crois que nous devrions tous nous tirer d'ici dare-dare et sans laisser de trace. »

Le sergent Pym vint chercher Geats.

« On a un type en bas, un certain Albert Mechanik.

– Bien. Qu'il monte. » Geats se tourna vers Billie. « Installe-le à un bureau ici. Je vais informer la petite de ce qui se passe. »

Après avoir tapoté l'air de *Shave and a Haircut* à la porte du bureau, il entra.

« Hé, toi. »

Nell sourit.

Il lorgna l'emballage vide du paquet de biscuits. « On va t'appeler Miettes, toi, tu sais... parce que c'est tout ce que tu laisses. »

Désignant une chaise vide, il attendit qu'elle fasse oui de la tête avant de s'asseoir.

« Ton oncle est là.

– Qu'est-ce qu'y veut ?

– Il est venu te chercher pour t'emmener chez lui.

– Quoi ? Pour toujours ?

– Rien n'est vraiment pour toujours. Disons que c'est pour l'instant.

– Je peux pas.

– Pourquoi ?

– Parce que je veux pas.

– Pas sûr que tu aies le choix. D'autres membres de ta famille pourraient t'accueillir ? »

Nell fit non de la tête. « Je veux rentrer à l'appartement.

– Tu ne peux pas y vivre seule.

– Si, je peux. Je me débrouillerai.

– Je n'en doute pas. Mais avec quel argent t'achèteras-tu de quoi manger ?

– Je le volerai.

– Et l'argent du loyer ?

– C'est combien ?

– Je ne sais pas.

– Je trouverai une solution.

– Ah bon ? Ton oncle dit qu'il pourra s'occuper de toi.

– On tiendrait pas à deux dans son gourbi et il pue.

– Il pourra peut-être trouver une pièce plus grande qui ne puera pas. L'important est que quelqu'un s'occupe de toi.

– Je pourrais vivre avec vous.

– Tu pourrais vivre avec... ? Écoute. Je ne suis pas certain que ce serait un arrangement approprié ni pour l'un ni pour l'autre.

– Pourquoi ?

– J'ai de drôles d'horaires. Je travaille tard. Et j'arrive à peine à prendre soin de moi. Si Billie n'était pas là, j'aurais sans doute de gros problèmes.

– Vous pouvez vous occuper de moi, à tous les deux.
– Nous devons déjà nous occuper de tout Soho, Nell. Ça nous accapare. »

Elle croisa les bras et s'enferma dans son mutisme.

« Billie t'a pris des vêtements. Et Dolores te tiendra compagnie. »

Ce qui lui valut un regard noir.

« Il est là, il t'attend dehors. »

Elle refusa de tourner la tête.

« Je suis sûr qu'il est impatient que tu viennes habiter chez lui.

– Je prends pas beaucoup de place.

– Un avantage indéniable d'être petite.

– Et je peux me rendre utile, je sais faire le ménage et la cuisine.

– Tu m'en diras tant.

– Je gênerais pas. Vous vous apercevrez à peine que je suis là, et rien que pour les bonnes choses.

– Nell...

– J'ai pas besoin d'une chambre. Je peux dormir par terre.

– Par terre ? Mais non, voyons ! »

Il prit la petite valise que Billie avait préparée et remit Dolores à la fillette, qui, d'un pas lourd, sortit du bureau, ouvrant la marche.

« Mr Mechanik », dit-il, tendant la valise à l'oncle, qui était plus âgé que lui.

« Viens, Eleanor, dit ce dernier. Remercie les policiers.

– Au revoir, dit Nell, morose.

– Merci pour votre aide, ajouta Mechanik.

– S'il vous revenait quelque chose... sur votre sœur, je veux dire... appelez le poste, ou venez, tout simplement.

– Je n'y manquerai pas, sergent.

– Celle-ci vous tiendra occupée. Mais... elle est déjà partie ? » Geats regarda alentour mais Nell avait disparu.

« Eleanor », appela Mechanik.

La fillette reparut à la porte du bureau des Mœurs & Night-clubs.

« Viens donc, dit-il. Ne faisons pas perdre davantage de temps à ces gens. »

Elle l'autorisa à lui prendre la main mais joua à celle qu'on emmène de force, à travers les doubles portes, puis encore dans l'escalier.

« Elle s'en sortira », décréta Geats.

En revenant dans le bureau, il vit Dolores sur la chaise où Nell s'était assise. Saisissant le nounours, il trotta à leur suite et les rattrapa dans la fine ruelle menant à Piccadilly.

« Nell. Nell ! Tu as oublié quelqu'un. »

Son visage était impénétrable tandis qu'elle recevait l'ours de sa main.

« On ne voudrait pas être privée de son ami.

– Non, dit-elle. On ne voudrait pas. »

Il les regarda s'éloigner, Dolores suspendue à la main de Nell par une jambe.

De retour au poste, Billie nettoyait les restes des biscuits dans le bureau.

« Je les ai rattrapés, dit-il. Tout va bien.

– Tu sais qu'elle l'a laissé ici délibérément.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Elle est revenue ici pour cacher l'ours.

– Pourquoi ? »

Billie haussa les épaules. « Peut-être pour que tu aies à le ramener chez Mechanik ? Pour te voir à nouveau ?

– Je suis sûr qu'elle ne l'a pas fait... »

Il regarda inutilement la chaise où il avait trouvé l'ours.

« Non, se rassure-t-il. Elle s'en sortira très bien. »

Peu après minuit, dans l'angle du Yard où se dissimulait l'entrée de son immeuble, Geats interrompit des négociations tenaces entre un mousmé et son micheton. Il hurla assez fort pour les faire déguerpir. La plupart des radeuses du coin savaient que désormais le Yard était interdit au tapinage mais, en raison de la présence des entrées de service des night-clubs, de temps à autre, une redéfinition des termes était nécessaire.

Si la plupart des Londoniens n'étaient pas portés à la délinquance au-delà du genre de libertés bénignes dont tout un chacun espérait se tirer impunément, ils considéraient tous la police comme leur ennemi héréditaire. Dans son immeuble, Geats demeurait une créature impénétrable, un éternel paria ; lorsque ses voisins le croisaient dans les couloirs, ils lui lançaient des regards furtifs et filaient sans demander leur reste.

En même temps, ils étaient conscients que sa présence gardait les barbares à distance, et de ce fait respectaient un accord tacite par lequel ils ne répugnaient pas à l'aider en cas de besoin. Comme cela arrivait souvent à Clara Geats.

Geats habitait au troisième étage, sa mère au premier. Il avait trouvé cet endroit après avoir été, toute jeune recrue, transféré à la Division C et, lorsque sa mère, en raison de son alcoolisme, avait été exclue de l'appartement de Whitechapel

où il avait grandi, il lui avait déniché un deux-pièces dans son immeuble. Quelle meilleure adresse que le Yard pour une alcoolique affabulatrice ?

Il s'introduisit en silence dans l'appartement de sa mère. Dans la petite cuisine face à la porte, il découvrit une note écrite par la vieille veuve à laquelle il donnait quelques shillings par semaine pour qu'elle vienne tenir compagnie à Clara et lui apporte une assiette de ragoût. La cuisine était coincée entre les deux pièces principales : le salon au papier peint à motifs à fleurs donnait sur le Yard, tandis qu'une chambre qui offrait jadis une vue sur les bâtiments bas à l'arrière recevait désormais une piètre lumière fournie par le maigre espace ménagé entre l'immeuble et de récents garages à étages.

Clara dormait profondément dans son fauteuil du salon, une bouteille de gin vide posée sur la table à côté d'elle. La transférer jusqu'à sa chambre aurait été trop ardu pour l'heure tardive : il l'enveloppa donc d'une couverture et la laissa cuver sa nuit là.

Emportant les restes, il monta à son nid d'aigle, qui ne se distinguait de celui de sa mère qu'en ce qu'un précédent locataire avait ajouté une salle de bains, lui épargnant la nécessité d'utiliser les sanitaires communs dont disposait chaque étage, et qu'il avait lui-même peint les murs de son salon d'un vert feutrine de billard qui parfois le surprenait encore. Assis à la petite table devant la fenêtre côté Yard, il avala le ragoût froid sous un clair de lune faiblard.

8

Proudfoot élaborait un récit concluant au suicide.

Lors d'une fouille plus complète de l'appartement d'Archer Street fut découvert un reçu pour vingt-cinq livres de bagues et de colliers mis au clou. La victime devait la même somme à une couturière qui jura mordicus ne jamais avoir été payée – mais peut-être Proudfoot avait-il commis une erreur : peut-être lui avait-il appris la mort de Josephine Martin avant d'avoir éclairci la question de la dette.

En orientant les déclarations de la femme de ménage et de plusieurs prostituées, on parvint à l'image d'une créature lasse de la vie, au bout du rouleau, à laquelle il n'avait pas fallu grand-chose pour prendre une décision radicale. Cette version persista jusqu'au moment de l'enquête. Alors l'éminent spécialiste en médecine légale sir Bernard Spilsbury affirma que les ecchymoses sur les cuisses et sur la mâchoire de la victime indiquaient clairement qu'elle s'était débattue, et il jura que de sa vie il n'avait vu une femme se nouer un bas autour du cou et s'étrangler elle-même.

Selon une nouvelle théorie, elle connaissait l'individu qui était venu la voir ou bien elle avait fait entrer un client ; elle aurait conclu avec lui un accord commercial avant qu'il ne la prenne par surprise au moment où elle retirait son bas. Sa

piste s'étant refroidie, Proudfoot fit une tentative désespérée pour effrayer des suspects éventuels.

L'autopsie révéla que Josephine avait un tatouage à la cuisse droite, « À mon César jusqu'à la mort. » Elle l'arborait depuis huit ans, 1927, date à laquelle ledit César, un gentleman belge, avait été expulsé par les autorités anglaises vers Ostende, sans que personne en entende jamais plus parler.

La femme de ménage déclara que Josephine née Mechanik avait épousé un serveur anglais, Henry Martin, juste après la guerre. Six mois plus tard, il avait émigré en Amérique : l'on supposa qu'il avait été payé pour que sa jeune épouse intègre un réseau de traite des Blanches qui l'avait menée du continent à Londres. Les rumeurs allaient bon train quant à un mac parisien pour qui elle travaillait, s'occupant de nouvelles recrues venues de France et vendant de la cocaïne, mais personne ne donna de noms, or à Soho il y a pléthores de macs d'outre-Manche. Pendant quelques heures, un mégot découvert sur place suscita une grande excitation, jusqu'à ce que Geats reconnaisse, penaud, qu'il lui appartenait.

Il y avait bien un homme qu'elle voyait parfois, un pochtron américain du nom de Jimmy Orr, mais, au moment des faits, il se trouvait en cure dans un sanatorium, ce qui à l'aune des alibis, n'était pas mal du tout.

L'oncle de Nell, Albert Mechanik, un professeur de danse à la retraite, vivait, à en croire tout le monde, au crochet de Josephine Martin ; plusieurs citoyens quasi honorables témoignèrent qu'il était ailleurs à l'heure du crime. Et puis, comme il le déclara lui-même à la police, pourquoi aurait-il tué sa poule aux œufs d'or ?

Un tribunal lui confia la garde de Nell et, au bout de quelques mois, Geats oublia Josephine Martin et la fillette

au nounours à foulard, qui, le temps d'un après-midi fugace, avait semblé accaparer toute son attention.

Proudfoot ne procéda à aucune arrestation et, à la Noël, le dossier était enterré sous une montagne d'autres dossiers. Encore une pute dont la mort ne serait jamais éclaircie.

1936

9

Mark Cassar se faufila à travers la haie sur le bord de la route de campagne, pinçant son pantalon au niveau des cuisses pour éviter de salir ses ourlets. La gelée matinale disparaissait progressivement et la terre semblait grouiller de vie.

Un cadavre bien mis, à première vue la cinquantaine, mais, comme il était grassouillet, c'était difficile à dire, avait été criblé de balles avant d'être jeté là. Ses souliers étaient propres et son pantalon était remonté jusqu'aux mollets ; on l'avait tiré derrière la haie par les chevilles. Il se trouvait à moins de deux mètres d'une clôture grillagée, érigée autour de ce qui devait être un sanatorium.

« Le sergent Cassar que voici n'aime pas mouiller ses ourlets. »

Dingo Sharpe était accroupi à côté du macchabée, dont il souleva la main à l'aide d'une longueur de branche cassée afin de mieux voir la chevalière. Elle portait l'initiale M.

« Le sergent Cassar achète ses chemises à Jermyn Street. »

Minter et Lander rirent dans leur barbe. Les molosses de Sharpe, oreilles à jamais dressées, montrant perpétuellement les crocs.

« Je peux le retourner, sir Bernard ? »

Le pathologiste eut un geste impatient que Cassar interpréta comme suit : était-il fichtre possible de polluer davantage une scène de crime ? Sharpe fit un geste à son tour, différent, et Minter et Lander retournèrent le cadavre.

« Un, deux, trois, quatre, cinq trous à la poitrine, plus un dans le dos, ça fait six. Qu'en dites-vous, sir Bernard ? Quelqu'un a dévidé son chargeur sur lui ?

– Je serai peut-être en mesure de préciser le modèle quand j'aurai extrait les balles. Pas avant.

– Sir Bernard n'aime pas les suppositions.

– Pas plus qu'il n'apprécie les coups de fil à pas d'heure l'engageant à venir en province étudier des victimes d'armes à feu. Est-on même dans un secteur relevant de la Police métropolitaine ? »

Sharpe se releva lestement. « Non. St Albans a ses propres policiers municipaux. Mais ils n'ont pas l'habitude de ce genre de cas, n'est-ce pas, monsieur l'agent ? »

Un vieux flic roublard les observait d'une certaine distance, appuyé contre la clôture. Il lâcha un grognement désintéressé. « Dès que je l'ai vu, j'ai su qu'il avait rien à voir avec nous, inspecteur principal.

– Ah bon ?

– À cause de ses fringues. Trop chic. Et toutes ces bagoues. Et on lui avait *tiré* dessus. Ça sentait pas l'assassinat *de province*.

– On l'a certainement amené ici, déclara Spilsbury. Et à voir les taches de sang, je dirais qu'on l'a enveloppé dans quelque chose. »

Lander fouillait les poches du mort. « Rien là-dedans, chef. Aucun document, pas d'étiquettes sur ses nippes. »

« Cassar ? dit Sharpe. Une idée lumineuse ? Des observations ?

– Non, rien. Sauf que c'est tout de même un drôle d'endroit pour dissimuler un cadavre. »

Cassar passa à nouveau la tête à travers la haie, scruta la route, d'un côté, de l'autre. Puis retour au fil de fer barbelé.

« Tuer le type. Prendre soin d'envelopper le corps, de l'apporter jusqu'ici, de le tirer de l'autre côté de la haie pour qu'il ne soit pas visible de la route, mais le laisser où on pourrait parfaitement le voir de ce... qu'est-ce que c'est, cet endroit ?

– Un asile d'aliénés, répondit l'agent.

– Là où on pouvait le voir depuis cet établissement, reprit Cassar. Agent, si vous deviez vous débarrasser d'un corps, compte tenu de votre connaissance des lieux, l'abandonneriez-vous ici ?

– Oh que non, *sir*. Non, je continuerais sur deux ou trois kilomètres, plus au nord. Jusqu'à un endroit qui s'appelle Nomansland Common. Des bois touffus et des anciennes gravières par là-bas. Laissez-y un corps dans un recoin bien choisi et il ne serait pas découvert pendant des mois, peut-être jamais.

– Bon, dit Sharpe, quelqu'un a tenté de dissimuler le corps et a tout coché parce qu'il n'était pas du coin. Pas mal, Cassar. Pas mal.

– Abattu quelque part, déclara ce dernier. Emmené dans les environs de la ville et jeté là ? Ça fait Chicago. Un règlement de comptes. »

Sharpe fit oui de la tête. « Nous devons l'identifier, et retrouver la scène de crime. Si c'est un règlement de comptes, nous devons découvrir avec quel gang il est lié, et si c'est la fin d'un monopole ou le début d'un autre... Nous devons savoir s'il est du clan des Italiens, du clan des Grecs ou de celui des Juifs. »

Il contempla le cadavre. « Il n'a pas l'air juif ? Si, il pourrait être juif. »

10

Nu, le macchabée était encore plus imposant. On aurait cru qu'il s'appropriait la morgue.

Des poches de graisse pendaient de part et d'autre de son estomac. Peau blanche comme le bas-ventre d'une baleine. Il paraissait aussi plus vieux, dans les soixante-cinq ans, disons. Spilsbury l'avait ouvert et vidé, il avait retiré les balles et pesé les organes vitaux, qui étaient exposés sur des plateaux disposés sur un chariot en métal.

Minter et Lander, qui étaient restés à Scotland Yard, envoyaient des copies de ses empreintes aux polices britanniques et à l'étranger. Cassar avait eu l'impression que le complet était de fabrication française et, comme il avait la réputation de s'y connaître, Sharpe fit envoyer des photostats aux départements anthropométriques des polices belges et françaises. En récompense, Cassar avait eu le droit de l'accompagner à la morgue.

Spilsbury désigna le visage du mort.

« Des hématomes sur la joue ici et, là, des égratignures sur le torse, peut-être parce qu'on l'a attrapé de force.

– Et ces cicatrices ? » Sharpe indiqua les coutures profondes qui couraient sur un côté du visage et sur le cou.

« Anciennes. Sans doute vieilles de plusieurs décennies.

– Couteau ?

– Difficile à dire, mais fort probablement. Longues, profondes. Pourraient être dues à des lacérations. Elles ont dû énormément saigner. Et nécessiter un nombre considérable de points.

– Selon toute vraisemblance, il était de la partie depuis tout le temps. »

Spilsbury s'abstint de commenter, car il n'aimait pas être entraîné dans des hypothèses non étayées par des preuves physiques.

« Les coups de feu ? demanda Sharpe.

– La balle à l'arrière, qui a pénétré selon une trajectoire droite-gauche, n'a rien touché de vital. Les cinq autres ont pénétré par l'avant, quatre selon une trajectoire gauche-droite et la dernière quasiment de face. Il a également des coupures à la main et sur l'avant-bras gauches.

– Il s'est défendu ? demanda Cassar.

– Non. Non, je ne crois pas. Nous avons trouvé de petits éclats de verre mêlés à ses vêtements et à ses cheveux. On dirait qu'il a percuté quelque chose, qu'il a passé le bras à travers une vitre.

– La balle qui a pénétré par l'arrière a été tirée la première ? » demanda Sharpe.

Spilsbury retroussa les lèvres. « À en juger par les indices dans leur ensemble, je dirais qu'oui. On lui a tiré dessus, il est tombé en avant dans le panneau de verre à travers lequel son bras est passé. Puis, il s'est retourné et a pris les autres balles par-devant. Celle qui est entrée tout droit a en fait été déviée parce qu'elle a d'abord touché la main. D'où une modification de sa trajectoire.

– Laquelle lui a été fatale ? demanda Cassar.

– Hum, question intéressante. Fracture de la clavicule et de l'épaule. Poumon gauche perforé en deux endroits. Mais aucun organe vital n'a été touché. Il a peut-être survécu un moment, mais son poumon l'aura beaucoup fait souffrir. Le

poumon et la cavité thoracique sont gorgés de sang. Il aura éprouvé de grandes difficultés à respirer. »

Cassar se représenta l'homme à genoux, s'évertuant à inhaler avec son poumon perforé, la poitrine contractée par l'afflux du sang qui remontait et crachotait de sa bouche.

« Vous dites qu'il s'est noyé dans son sang ?

– En quelque sorte.

– Autre chose ? s'enquit Sharpe.

– Vous aviez raison sur un point. »

Spilsbury retira le drap du torse de l'homme et ils observèrent tous le pénis rabougri.

Sharpe sourit. « Un Youpin ! »

11

En raison du manque d'indices concernant la victime, le reste de la journée se passa à solliciter d'autres forces de police dans l'espoir de l'identifier. Quoi qu'il fût arrivé, il y avait peu de chance que ç'ait été un péquin. Ses vêtements, ses bijoux sentaient l'argent à plein nez ; ses cicatrices étaient des souvenirs de son style de vie ; il avait été abattu de six balles ; et une seule personne n'aurait pu transporter un corps et s'en débarrasser aussi loin de Londres.

Ils décidèrent donc de ratisser les rues de Stepney et de Whitechapel.

Interroger les vendeurs de drogues des arrière-boutiques clandestines de Hatton Garden.

Placer sous surveillance les gargotes de Greville Street.

Minter et Lander échangèrent des théories fumeuses.

« Shylock est assassiné au moment de récupérer la came.

– Un bookmaker youpin a trouvé sur son chemin l'empire du racket qu'il fallait pas.

– Bijoutier à qui on a dérobé sa marchandise de contrebande.

– Marlou tué par un rival, rapport à sa grue. »

Cassar se força à rire.

« A fourré le nez là où ce n'était pas souhaité », ajouta-t-il à la liste, dessinant avec la main un long appendice en

continuation du sien. Ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait à faire l'idiot pour impressionner des imbéciles.

Un coup de fil de la police parisienne le lendemain matin apporta la première avancée notable. Un policier français avait reconnu le cadavre et comparé les empreintes fournies par Londres à celles de la PJ : la victime était un certain Emil Allard, alias Max Kassel dit le Rouge.

Né à Riga en 1879, maquereau, spécialiste de la traite des Blanches et trafiquant de drogue, il avait été déporté par les Français en 1929 après avoir été impliqué dans l'envoi d'une cargaison de femmes blanches en Argentine. Depuis lors, on le soupçonnait de travailler dans la branche londonienne d'une organisation qui faisait passer des femmes du continent en Angleterre.

Hareng russe.

Putes françaises.

Bordels londoniens.

Tous les indices pointaient vers : Soho.

Mais la Brigade volante ignorait comment tout ça était relié. Bookmakers juifs et racketteurs italiens, tel était son terrain de chasse. Elle n'avait affaire qu'à des macs à la petite semaine, une ou deux filles à la fois, opérant à l'abri des regards dans des chambres et des impasses.

Créatures d'habitude, ils cherchaient à faire entrer l'affaire dans le cadre de leur propre expérience et passèrent donc deux journées entières à interroger des individus qui ne savaient rien. Bookmakers, voleurs, receleurs, voyous et même quelques maquereaux : aucun n'avait jamais entendu parler de Max le Rouge ou d'Emil Allard.

C'est Sharpe qui finit par fournir un nom, après s'être entretenu avec un vieil indic dont l'haleine empestait le gin.

« Jack Isow. » Il tapa la main sur le bureau pour souligner son fait. « On en a tous entendu parler. Propriétaire de night-clubs. Il dirige une liste mystérieusement étoffée de tripots de

Soho, dans la plupart desquels jouent des orchestres nègres et où les clients apportent leur bouteille. Dans les établissements d'Isow, les danseuses se mêlent aux clients, ces messieurs sont contents et certaines de ces filles sont de la variété continentale. Où va-t-il les chercher ? Je crois qu'on devrait rendre une visite à l'un des établissements de Mr Isow et voir ce qu'on peut pêcher.

– On fait intervenir la Division C ? s'enquit Minter. Ils ont une section Mœurs & Night-clubs, il se peut qu'ils connaissent Isow. »

Sharpe hocha la tête. « Il se pourrait qu'ils ne le connaissent que trop. Vine Street a toujours été un cloaque. Là-bas, ils se procurent de la came dans les night-clubs et les commerces du coin et ferment les yeux sur le reste. Nous ferons d'abord une descente, question de voir ce que fout Isow. Si ses pistes de danse servent à écouler de la chair fraîche venue du continent, je veux qu'on boucle tout d'une façon que les gars de la Division C ne pourront pas couvrir.

– Qui vous a rancardés ? demanda Cassar.

– Bern Locke, dit Sharpe. Ça fait des lustres que je le connais. »

Cassar de même. Il savait que Locke, un maquignon de Chelmsford avant que l'hippodrome ne ferme, teignait les sourcils de vieux tocards et leur limait les dents pour faire monter leur prix. Mais il avait assez de jugeote pour ne pas demander à Sharpe en quoi exactement cela lui donnait le droit de pâtre dans les bars clandestins de Soho.

« Deux heures du mat, je veux être prêt à frapper à la porte d'Isow. Nom et coordonnées de tous les chalands. Ces endroits attirent le gratin de Bloomsbury qui aime s'encanailler avec la faune antillaise. On pourrait tomber sur le bon numéro qui jactera si on accepte de ne rien dire à Papa. »

Cassar passa en vitesse chez lui pour enfiler un nouveau complet. Il avait un rendez-vous galant dans une boîte.

12

Deux heures du matin.

Soho commençait à peine à se bouger mais Geats avait une bonne longueur d'avance. Avec son caleçon long sous son pantalon mais sans chemise (où était-elle passée ?), il mijotait à une table en coin, à observer la cohue.

Trois salles en sous-sol réunies en une, Chez Renée était un mélange tapageur d'Art déco et de palmiers artificiels provenant d'une boîte de nuit fermée antérieurement. Les murs étaient tapissés de miroirs pour créer l'illusion d'espace, mais ils perdaient vite leur tain et lançaient des reflets en cataractes.

Suivant les règles des *bottle parties*, les musiciens buvaient à l'œil et les pique-assiettes aux binious cabossés pullulaient. Le plancher avait beau être brut et dépourvu de ressorts, on continuait de danser.

Des femmes avec des femmes.

Des hommes avec des hommes.

Des Blancs avec des Noirs.

Il y avait même des marxistes qui gigotaient avec les danseuses employées par la boîte de nuit.

Un havre pour ceux qui se sentaient à l'aise dans les marges.

Comme tous les soirs, Geats était seul, à croire que la solitude était une affaire de gènes.